



DIDIER GROZDANOVITCH
Le génie de la bêtise,
Grasset, 318 p.

C'est un essai littéraire que nous propose Didier Grozdanovitch. L'auteur prend son temps, muse et s'amuse, nous touche, car il est volontiers sentimental. Qu'on ne compte pas sur lui, surtout, pour dénoncer la bêtise, au nom d'on ne sait quelle supériorité intellectuelle, « *la sottise intelligente, hyperactive et prétendument savante des adultes confirmés* ». La bêtise l'attendrit plutôt qu'elle ne l'irrite. Là où chacun trouvait attardé le cousin Valentin, petit campagnard, lui, au rebours, lui attribue des grâces et même des talents, ainsi sa connivence fraternelle avec les bêtes. Mais il y a bêtise et bêtise. La « bêtise savante », celle de certaines élites intellectuelles sorties des Grandes Ecoles est la plus insupportable. Ces gens qui ne conversent pas avec vous, mais vous assèment des cours, de mathématiques, de philosophie, autant de M. Homais flaubertiens, parfaitement cuistres, lourds de leur niaiserie. Les sages du Talmud ne concluent jamais leurs pilpouls. Ils ne connaissaient pourtant pas Flaubert pour qui la bêtise, justement, c'était de conclure. Autre forme de bêtise : les accros, les fanas, les inventeurs, les scientifiques à tout crin, les esprits forts qui croient à un progrès indéfini, à notre victoire future sur la mort, ou encore ceux qui fabriquent des robots androïdes. Beaux parleurs, ils sont supérieurement intelligents, et à la fois un peu bêtes. Il était inévitable que l'auteur en vienne à celui qui « dégustait la bêtise » comme de la liqueur, à savoir le grand Flaubert et à son grand roman, *Bouvard et Pécuchet*, consacré justement à la bêtise « scientifique ». C'est cette même bêtise qui permet à Flaubert d'ironiser sur la suffisance, la platitude, le conformisme des importants ou prétendus tels. L'auteur consacre de nombreuses pages à ce qu'il en est du rapport de la culture juive à la bêtise et à l'intelligence (cette connaissance lui viendrait de son ancien camarade de lycée, un certain Jacob Epstein). Mais pas un mot sur les « malins de Chelm » qui concentrent tout ce qu'il faut savoir sur la question. Dommage. ©

Jean-Christophe Attias est un chercheur en études juives, spécialiste du judaïsme médiéval. Ce n'est pas un ouvrage savant qu'il nous livre ici, mais un récit personnel qui retrace son itinéraire hors du commun. Tout commence alors qu'il a vingt ans. Lui dont le père est un Juif originaire d'Algérie et la mère catholique charentaise, Jean-Christophe se convertit alors au judaïsme, version stricte orthodoxie. Kippa, talit katan, casherout à la clé. Stupeur de la famille. Son père « *n'avait certes pas l'idée que son fils était devenu fou, mais celle qu'il était tout à coup devenu quelqu'un d'autre* ». Jean-Christophe Attias médite sur son nom, « *union de la carpe et du lapin* ». Prénom surtout qui suscita toujours maintes questions dans les milieux juifs. Il le porte « *un peu comme une croix* », mais l'assume entièrement. « *Enlevez-le moi, je me sentirai nu* », dit-il. C'est après la guerre des Six Jours que le père se met ou se remet à l'hébreu. Et de transmettre à son tour le relais juif à son fils, pourtant dûment baptisé catholique. « *L'hébreu, c'est la gloire de mon père* », écrit-il joliment. C'est son père qui l'amène dans une synagogue à Kippour, mais c'est lui seul qui un jour décide de jeûner, et cela bien avant sa conversion. Et puis, son père a cette parole blessante : « *Tu seras toujours un Juif abstrait* ». Comme pour compenser, il devient, dit-il avec ironie, le meilleur hébraïsant des Charentes. Il estime au total avoir été un Juif scrupuleux religieusement à peu près cinq ans et d'après ses calculs avoir prié 5.475 fois. Il a toujours récité la bénédiction du matin, remerciant l'Éternel de ne pas l'avoir fait goy (*sic*), formule moins gênante à ses yeux que cette autre par laquelle les hommes juifs bénissent Dieu de ne pas les avoir faits femmes. Et aujourd'hui ? Il continue de « croire » en la non-existence de Dieu, et il ne pratique plus. Mais le « miracle » accompli par un Dieu qui n'existe pas était à venir : la rencontre avec Esther Benbassa, qui donna « *vie à sa vie* », avec laquelle il écrira de nombreux livres, et partagera les mêmes combats. C'est elle qui l'autorisa enfin « *à devenir un mauvais Juif* ». Jean-Christophe Attias est une personnalité attachante et d'une sincérité à toute épreuve. Ses atouts (outre sa science) sont l'ironie, et l'auto-ironie, traits d'un homme libre. ©



JEAN-CHRISTOPHE ATTIAS
Un juif de mauvaise foi, récit,
Jean-Claude Lattès, 407 p.